

LE SANGUINAIRE

LE COMMUNISME
CONDUIT A
L'ABRUTISSEMENT.

ORDRE ET PROPRIÉTÉ.

ON NE PEUT PAS
METTRE TROIS TÊTES
DANS UN BONNET.



S'Adresser à l'Administration, rue des Prouvaires, 38.

NOTRE TITRE.

Le SANGUINAIRE, certes voilà un titre qui pour les gens superficiels, semble n'avoir aucun rapport avec le côté que nous prenons dans la question, et cependant, c'est celui qui après maintes réflexions nous a paru le plus convenable, pour désigner avec netteté et précision le sujet qui nous occupe, car s'il est une cause permanente de désordre et d'anarchie, c'est bien ce qu'on est convenu d'appeler le socialisme.

Le socialisme, selon nous, n'est qu'un acheminement vers le communisme qui ne tend qu'à transformer la vie civilisée en une guerre permanente, où deux intérêts que l'on cherche à faire considérer comme distincts, seraient continuellement en opposition, et, dans leur lutte, précipiteraient notre belle République dans un abîme de misères qui la conduiraient infailliblement à sa perte.

LE SOCIALISME

ET LE COMMUNISME.

L'homme est généralement porté à se laisser influencer par la suprématie que d'autres individus usurpent ou acquièrent, soit par leurs mérites, soit par leur outrecuidance, plus souvent, par la position qu'ils tiennent du hasard ou de leurs fortunes, ce qui fait que dans toutes les questions sociales où le pauvre est en opposition d'intérêts avec le riche, l'ouvrier avec le patron, les droits du pauvre ainsi que ceux de l'ouvrier, qui dans la théorie paraissent incontestables, se trouvent, au contraire, dans la pratique très contestés et très difficilement reconnus.

De cette tendance à une sorte de servilité, sont résultés pour l'humanité, une foule d'abus et de préjugés qui existent encore dans toute leur force chez certaines nations, mais qui disparaissent journellement de la France, non cependant, sans laisser derrière eux, le principe qui les a engendrés.

Ainsi, si jadis le noble était arrogant avec le bourgeois, il était humble et soumis envers son suzerain; le bourgeois si respectueux devant son seigneur, se montrait dédaigneux avec le vilain qui, de son côté ne manquait pas, lorsqu'il se trouvait avoir acquis une supériorité quelconque, de la faire sentir à celui qui se trouvait sous sa dépendance, acceptant et ratifiant ainsi par sa conduite, cette sorte de suprématie.

Nous devons donc regarder ce penchant à la soumission comme inhérent à la nature humaine, et considérer la dépendance mutuelle, non comme une honte, mais bien comme une des lois de la Providence.

En effet: quel est l'homme qui dans la vie, et dans quelque position que le sort l'ait fait naître, ne se trouve forcé d'obtempérer aux désirs, voire même aux exigences d'autres individus; il est donc absurde de penser qu'il puisse exister sur la terre, une société où chaque individu jouirait d'une liberté pleine et entière; l'homme a souvent besoin que la volonté du prochain vienne en aide à sa propre volonté, l'esprit humain n'est pas assez parfait pour jouir d'une indépendance de tous les moments. Par la soumission, par l'obéissance bien entendue, les hommes se soutiennent les uns les autres; cependant, cette obéissance une fois admise, ne doit, dans un état civilisé, dépendre ni du bon plaisir, ni du mauvais vouloir de tels ou tels individus; si elle est entière et absolue, elle est dégradante pour l'espèce humaine, elle est alors à l'état d'abus où de préjugé; en obéissant à l'homme, ce ne doit être qu'à un principe que l'on obéit, et non à une volonté personnelle; ainsi, l'ouvrier qui obéit à son patron, n'obéit pas à un maître, mais ne fait que suivre les lois de la société.

Deshommes qui trouvaient trop lourde l'obéissance de l'ouvrier au patron, ont cru qu'avec l'association entre un certain nombre de travailleurs, on pourrait arriver à donner une plus grande part de liberté à chacun, c'est une erreur qui sera fatale à tous ceux qui s'y laisseront prendre.

Voici comment nous entendons prouver que cette opinion est erronée et totalement dépourvue de chances de réussite.

Admettons une fabrique qu'un certain nombre de travailleurs exploitent en commun; dans cette fabrique, il est nécessairement de fonctions qui donnent à quelques-uns autorité sur les autres; à qui ces fonctions seront-elles réparties? — Au plus capable. — Détrompez-vous, au plus intrigant; voilà déjà une autorité qui, si elle est moins absolue, ne sera pas toujours légitime, et donnera nécessairement lieu à des querelles ou à des contestations; parmi ces ouvriers, il s'en trouvera sans doute qui voudront se reposer de leurs travaux par quelques jours de plaisir, ils ne pourront le faire qu'en privant la société de leur temps c'est-à-dire en s'exposant aux récriminations de ceux auxquels une nature plus calme permettra de remplir loyalement leur devoir; puis, il s'en trouvera d'autres qui, tout en paraissant remplir exactement leurs fonctions, n'y apporteront qu'une partie de leur temps, ou de leurs facultés; en voilà donc qui font tort à la masse. Les hommes qui, employés chez des patrons, travailleraient de manière à amener dans leurs parties respectives, des améliorations notables, n'étant plus poussés soit par l'appât d'une augmentation, soit par l'espoir de s'établir un jour, se contenteront d'accomplir machinalement leur tâche, et l'association, qui promettait un bénéfice plus fort sur les travaux, sera souvent obligée de travailler à perte, pour fournir de l'ouvrage à tous les sociétaires.

Voici donc les résultats les plus clairs de l'association:

Engendrer le désordre, arrêter le progrès de l'industrie, et déprécier la main-d'œuvre, le

LE SANGUINAIRE.

tout, sans compter les pertes commerciales, les mandataires infidèles, etc., etc.

D'autres ont espéré se soustraire à la loi commune, par un changement complet, dans l'organisation sociale, par l'anéantissement de la propriété, et de toute espèce de suprématie, enfin par le communisme.

Voici, en peu de mots, la seule perspective que puisse offrir le communisme :

Vivre sans but, sans crainte comme sans espérance, n'avoir à s'occuper, ni du sort de sa famille, ni du soin de sa propre existence, vie triste et décolorée, qui ne peut amener l'homme qu'au dégoût de la vie et à l'abrutissement qui en sont les conséquences inévitables, du reste, de nombreuses tentatives, toutes inutiles et avortées sans fruits, doivent suffire pour éclairer l'opinion publique sur ce qui résulterait infailliblement des nouveaux essais qu'on pourrait faire.

DEUX MOTS SUR LES CLUBS DE FEMMES, AU POINT DE VUE MORAL.

Les Présidente, sous-Présidente, Commissaires, Sténographesses, et autres membres composant le club du bazar Bonne-Nouvelle, depuis long-temps mises à la réforme par les galants et généreux beaux-fils, ont tourné leurs regards d'un autre côté, et ont décidé qu'il fallait se rapprocher des illustrations du jour, maintenant en si grand nombre.

Les tableaux vivants auxquels tout Paris s'est porté avec tant de fureur, ont probablement suggéré à ces dames l'idée d'une tribune publique, où elles puissent tour à tour faire admirer le reste de leurs charmes et leurs talents oratoires.

Une de ces dames, qui s'est fait assez particulièrement remarquer par son éloquence plus ou moins improvisée et d'un style singulièrement fleuri, n'a pas eu à se plaindre du résultat de ses efforts, nous comptons assez sur la sagacité du lecteur pour ne pas la lui nommer.

Madame la Présidente n'a eu qu'à se louer, assure-t-on, des conséquences de sa polémique sur le divorce, à force de séances à verres d'eau, coups de sonnettes, et demandes des lam-pions; elle aurait enfin réussi à se faufiler dans... la manche d'un de nos plus illustres contemporains, à qui son talent, ses qualités physiques, assignent une place dans les salons les plus distingués, et qui occupe aujourd'hui une position élevée, digne de ses nombreuses capacités.

H. P.

PIQUES.

M. Émile de Girardin ayant fait placarder des affiches commençant par ces mots en gros caractères :

**JE NE SUIS PAS RÉPUBLICAIN
DE LA VEILLE,**

Quelques passants ont effacé les trois derniers mots qu'ils trouvaient inutiles.

Un ouvrier auquel un camarade parlait avec conviction, des ineffables douceurs de la vie en commun, lui répondit :

Mais, malheureux, tu ne peux seulement pas vivre d'accord avec ta femme, comment pourrais-tu vivre en commun avec tout le monde.

Un sieur Barette a adressé au comité de législation une demande tendant à ce qu'une loi autorisant la pluralité des femmes, fut promulguée par l'Assemblée nationale.

NOUVELLES DE L'EX-ROI.

Une personne que nous devons croire bien informée, nous écrit la lettre suivante :

Londres, 15 Juin 1848.

Monsieur,

Vous me demandez en quels termes sont ensemble l'ex-Roi et l'ex-Ministre qui ont fait pendant trop long-temps, la ruine et le déshonneur de la France; voici des informations dont je puis vous garantir l'authenticité :

Depuis que Louis-Philippe habite Claremont, il n'a pas encore reçu une seule visite de celui dont une parité d'infortunes aurait dû lui faire un ami et un confident.

Malgré toutes les démarches et l'intervention de personnes de l'influence desquelles on attendait un meilleur résultat, M. Guizot n'a voulu avoir désormais aucunes relations avec celui à qui il reproche la chute et la ruine de sa propre famille, il lui garde rancune d'une perte à laquelle cependant il a bien contribué pour sa bonne part; il pousse même ses regrets, jusqu'à s'emporter parfois, et à employer contre son ancien maître, des épithètes qu'on n'aurait jamais cru devoir sortir de la bouche de l'homme de Gand.

Le Comte de Neuilly, qui avait d'abord paru très sensible à cet abandon, n'a pas tardé à s'en

consoler, et à rendre dédain pour dédain; la sensibilité ne pouvant nécessairement durer chez le fils de Philippe-Égalité.

Veillez agréer, Monsieur,

l'assurance de ma parfaite considération,

EUGÈNE FOURLIERY.

QU'EST-CE QUE LA GARDE BOURGEOISE.

MM. Les socialistes, communistes et autres utopistes, se regardent-ils donc comme une caste d'individus tout-à-fait étrangers aux mœurs des autres Français.

Depuis la Révolution de Février, tous les Français indistinctement, pauvres et riches, ouvriers ou boutiquiers, font partie de la garde nationale; nous nous trompons, tous les Français n'ont pas l'honneur d'être admis dans les rangs des défenseurs de l'ordre, tous les gens sans aveu, les voleurs, de profession, en sont exclus impitoyablement, et le reste des citoyens ne trouvent dans ces légions, que des citoyens jouissant de tous leurs droits politiques.

Nous demanderons donc à MM. les socialistes, si leurs adhérents se recrutent dans les rebuts de la population ou parmi les citoyens estimables, dans ce dernier cas, ils nous expliqueront sans doute, pourquoi dans leurs clubs et dans leurs journaux, ils donnent sans cesse le nom de garde bourgeoise à la milice citoyenne.

Si tout ce qui est honnête et estimé est bourgeois, nous nous honorons de faire partie de cette bourgeoisie, car désormais la société ne peut être partagée qu'en deux classes: les honnêtes gens et les coquins; soyons donc franchement de la première, de crainte d'être considérés comme faisant partie de la seconde catégorie.

AVIS IMPORTANT.

Dans notre prochaine feuille, nous régulariserons notre mode de publication, et fixerons le prix de l'abonnement, de manière à le mettre à la portée de toutes les bourses.

Le directeur LOUIS ARMAND.

Imprimerie de Jules-Juteau et C^e, rue St-Denis, 345.